

L'OFFICE DIVIN

ORIGINE ET BEAUTÉS

DU BRÉVIAIRE ROMAIN

PAR

L'ABBÉ P. RAMBAUD

AUMONIER DES CLARISSES DE BORDEAUX

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
5405 FIDELITY ROAD
BIRMINGHAM, GA 30009

PARIS

TÉQUI, LIBRAIRE ÉDITEUR

33, RUE DU CHERCHE-MIDI, 33

1894

L'OFFICE DIVIN

Dans ce petit travail, nous avons reproduit sommairement tout ce que les grands auteurs liturgiques ont dit de mieux sur le bréviaire romain. Nous y avons même ajouté. Cependant nous nous estimerions heureux que notre courte brochure pût servir d'introduction et d'encouragement à des études plus étendues et plus approfondies.

L'OFFICE DIVIN

ORIGINE ET BEAUTÉS

DU BRÉVIAIRE ROMAIN

PAR

L'ABBÉ P. RAMBAUD

AUMONIER DES CLARISSES DE BORDEAUX



PARIS

TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

33, RUE DU CHERCHE-MIDI, 33

—
1894

IMPRIMATUR

Ex ædibus nostris Burdig.
die 29^e Aug. 1894.

† V. L. Card. LECOT,
Arch. Burdigel.

L'OFFICE DIVIN

Le Bréviaire est la moitié de la vie du prêtre. Pour raviver nos souvenirs sur l'étendue et les avantages de cette sublime fonction, nous allons considérer le Bréviaire dans sa fin, ses origines et sa composition, le symbolisme de ses diverses parties, ses beautés littéraires et les ressources qu'il présente pour la prédication. Il se nomme 1° *Bréviaire*, qui veut dire recueil et abrégé, parce que l'Eglise y a rassemblé tout ce qu'il y a de plus pur dans l'étendue de son royaume spirituel; 2° *Office divin*, par son importance, son excellence et sa fin sacrée.

CHAPITRE PREMIER

NATURE ET FIN DU BRÉVIAIRE.

1° Le Bréviaire est le livre des saintes prières. Par lui, l'Eglise accomplit le grand devoir de la louange divine. C'est sa prière publique et officielle. Autour de l'autel de son divin fondateur, elle prie comme lui, en lui et avec lui. L'homme-Dieu est tout à la fois victime et adorateur : Avant et après son sacrifice, il a prié : *et hymno dicto exierunt... et erat pernoctans in oratione Dei*. De même, l'Eglise offre deux sacrifices : celui de l'autel et celui de la louange, *Vitulos labiorum... hostiam laudis* ; deux fonctions sacrées et inséparables : la voix de louange est l'écho du sacrifice de l'autel. L'Eglise loue Dieu créateur, rédempteur et rémunérateur, embrassant le temps et l'éternité, les gloires de la

divinité, les besoins et les espérances de l'humanité. Remarquons-le bien, le mystère de la création est un des grands objets des prières du Bréviaire. L'Eglise chrétienne chante son créateur dans les psaumes, à l'exemple de l'Eglise juive ; elle ne cesse d'inviter toutes les créatures à louer Celui qui les a faites, et répare, autant qu'il est en elle, ces longs siècles d'idolâtrie où tant de peuples adoraient la créature au lieu du Créateur et ne connaissaient pas le Seigneur Sabaoth. Elle le loue de ce qu'il a fait servir toutes ses créatures à la rédemption de l'homme, les a bénites en Jésus-Christ et les a arrachées au pouvoir des démons qui en abusaient pour nous perdre. Saint François d'Assise récitait son bréviaire entre un hymne au soleil et des conversations avec les oiseaux. Saint Paul de la Croix, invité par les arbres et les fleurs, les invitait à son tour à louer Dieu avec lui. Et nous-même ne disons-nous pas : *Sit sempiterna laus,*

honor, virtus et gloria ab omni creatura?

Dans la suite de ce travail, nous exposerons de quelle manière l'épouse immaculée du Christ célèbre les mystères de la rédemption et de la glorification.

L'Eglise ne demande rien sans louanges et actions de grâces : en songeant à ses propres besoins, elle songe en même temps à bénir l'auteur de tout bien parfait, persuadée que le plus sûr moyen d'obtenir de nouvelles grâces, c'est de louer celui qui les donne. Tel est l'esprit du bréviaire, la grande prière catholique. On ne sera pas étonné de rencontrer dans le *Pater* le même ordre d'idées : l'oraison du Seigneur commence par la louange : *sanctificetur nomen tuum*.

Un des caractères de cette prière publique, c'est que la joie et la douleur y sont toujours mêlées. Elle s'en va répétant à travers les âges les accents du paradis terrestre où l'innocence et l'iniquité, la vie et la mort se sont rencontrées. L'*Alle-*

luia et le *Miserere*, voix délectables et amères, voilà tout le bréviaire. Adam innocent, Adam coupable, la race humaine rachetée et pénitente, y chantent alternativement et simultanément les louanges de Dieu. Il y a des accents d'une joie toute angélique, échos de l'Eden et du Ciel; il y a des gémissements déchirants, mais adoucis par l'espérance et l'amour.

2° Le bréviaire est aussi l'office de la prière continuelle et universelle. Si l'Eglise militante est la sœur de la triomphante, il convenait que de même que les louanges de l'Eglise triomphante ne sont jamais interrompues et ne cessent ni jour ni nuit (Apoc., iv, 8), de même la militante se rendit son émule selon ses forces et son pouvoir, en établissant le culte perpétuel de Dieu sur la terre :

Sed illa sedes coelitum
Semper resultat laudibus,
Deum que trinum et unicum
Jugi canore concrepat;
Illi canentes jungimur
Ahnœ Sionis æmuli.


C'est à cette fin que l'Eglise a consacré les principales *heures* du jour et de la nuit et les a désignées comme autant de centres de réunion pour la prière. Nous le dirons bientôt.

Cependant, comme la plus grande partie de la société chrétienne, qui sont les laïques, ne peuvent, à cause de leurs occupations, vaquer à l'exercice de la prière perpétuelle, le Saint-Esprit a inspiré à son Eglise ce conseil plein de sagesse, qu'au moins la meilleure partie de ses membres suppléât à ce défaut. Voilà le ministère qui est échu aux ecclésiastiques et aux grands ordres religieux. Les prêtres sont exemptés des affaires du monde et pourvus du patrimoine de l'Eglise, afin qu'ils puissent de propos délibéré, vaquer à l'emploi de louer la divine majesté, comme à l'office propre de leur état; car les prêtres sont médiateurs entre Dieu et les hommes; leur mission s'accomplit par la vertu de leur bouche, où le Verbe a déposé ses

accents divins et le Saint-Esprit ses gémissements inénarrables.

Faire qu'à toute heure Dieu soit loué, béni et remercié autant que possible ; que l'ingratitude envers ce grand bienfaiteur ne règne pas parmi les hommes, voilà ce que l'Eglise a eu en vue en instituant les heures canoniques. Ajoutons-y, comme une seconde fin, les nécessités, les misères extrêmes dans lesquelles vivent les fidèles ; les périls continuels dont ils sont environnés ; les tentations que leur suscitent les ennemis visibles et invisibles qui ne dorment jamais ; quel autre refuge reste-t-il que d'implorer le secours divin par de continuelles prières ? Certes, les enfants du siècle n'entreprendront pas une si grande tâche. Leur cœur distrait par les soucis de la vie peut à peine s'élever au-dessus de la terre. Dieu a donc disposé qu'il y ait dans son Eglise une classe de personnes destinées uniquement à l'office divin ; ce sont les prêtres, Un aide angé-

lique leur a été donné dans les vierges de sainte Thérèse, de sainte Claire, etc., qui, dans leur cloître, récitent le bréviaire, bénissent et implorent Dieu pour le monde entier. Telles sont les gardes de l'Eglise militante, qui ne cessent de prier jusqu'à ce que le ciel s'ouvre, que le démon soit vaincu et que les élus soient couronnés. *Super muros tuos, Jerusalem, constitui custodes; tota die et tota nocte in perpetuum non tacebunt* (Isaïe, LXII, 6).



CHAPITRE II

ORIGINES ET COMPOSITION DU BRÉVIAIRE.

Etudions maintenant la journée sacrée de la prière. Comment l'office de l'Eglise s'est-il peu à peu constitué dans la forme où nous le possédons maintenant? D'où viennent ces heures privilégiées choisies pour la prière? Tout nous autorise à affirmer que le culte perpétuel de la prière organisé par Adam dans le paradis terrestre a laissé dans les traditions humaines des souvenirs impérissables. Nous en suivrons la trace chez le peuple juif, héritier et conservateur des traditions primordiales. L'heure des sacrifices était aussi l'heure des prières publiques. Il y avait même dans le temple une sorte de sacrifice perpétuel; et le soir, avant de fermer le tabernacle, un des prêtres faisait brûler

l'encens sur l'autel des parfums et allumait le chandelier à sept branches, comme pour continuer par ces parfums et ces lumières le culte que la nuit et le sommeil allaient interdire à l'homme. On distingue trois moments de la journée qui appelaient le peuple à la prière : *Vespere, mane, meridiè annuntiabo* (Psal. LIV, 18). Les apôtres, nés et élevés dans l'Eglise mosaïque, allaient prier au temple à l'heure de tierce, sexte et none. Ces habitudes, sans être une loi, se mêlaient à la vie publique et privée de tout le peuple de Dieu. Daniel, en captivité, à trois moments différents de la journée, se tournait, *suivant sa coutume*, vers Jérusalem pour prier Dieu (Act. II, III, x. Dan. VI). Les plus pieux israélites priaient même la nuit chez eux. Le psaume 118, composé, croyons-nous, par Daniel, en fait foi : *Media nocte surgebam ad confitendum tibi*. Les lévites priaient de même dans le temple : *In noctibus extollite manus* (Psal. 133).

Saint Paul et saint Silas priaient et chantaient les louanges de Dieu pendant la nuit, lorsque leur prison s'ouvrit miraculeusement (Act. xvi). Enfin le psaume 118 indique le nombre septuple de prières quotidiennes. Notre-Seigneur, qui passait des nuits en prières dut d'ailleurs former les apôtres à son exemple, poser avec eux comme la base des institutions sacrées qui sont venues jusqu'à nous.

Chez les anciens, la journée se divisait en quatre parties, et la nuit en quatre veilles de trois heures chacune. Ces divisions furent naturellement choisies pour marquer les heures de la prière. Aussi les monuments de la tradition constatent que les premiers chrétiens priaient à ces diverses heures. Saint Clément, disciple et successeur de saint Pierre, indique ces heures de prières : *Mane, hora tertia, sexta, nona et vespere, atque ad galli cantum*. La pratique de prier sept fois le jour fut établie dès l'origine de l'Eglise (Const.

apost. l. viii, c. 35). Ainsi le témoignent Tertullien, saint Cyprien et les plus anciens Pères. Les Conciles y font souvent allusion. L'Eglise, jalouse de donner un caractère de perpétuité à son culte, ne pouvant cependant appeler d'heure en heure les fidèles et le clergé, les conviait du moins à ces heures plus solennelles du jour et de la nuit, et inaugurait ainsi par la prière chacune des grandes divisions du temps.

Le clergé et le peuple interrompaient sans difficulté leur sommeil pour prier la nuit à diverses heures. Aux jours ordinaires, les portes de l'église ne s'ouvraient qu'une seule fois chaque nuit; mais les dimanches et les jours de fêtes plus solennelles, à chacune des *veilles* principales, à neuf heures, à minuit, à trois heures du matin, la sainte psalmodie s'éveillait. C'est qu'alors la vie chrétienne circulait à travers les masses avec une puissance de sève, et une efficacité à laquelle nous croyons à peine; et, appelant nos pères,

de quelque condition qu'ils fussent, à l'office divin, l'Eglise tenait leurs cœurs sans cesse élevés vers la patrie du ciel, à travers tous les soucis de la vie commune. Aux trois premières *veilles* correspondait le chant des trois *nocturnes* de l'office, composés eux-mêmes de trois psaumes et de trois leçons selon le nombre des heures de la *veille*. Puis, à la quatrième *veille*, c'est-à-dire à l'heure où l'horizon commençait à blanchir, on chantait les *laudes matutinales* dont le premier psaume fut celui-ci : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo*. Alors le peuple se retirait pour prendre un peu de repos avant les affaires et les travaux du grand jour. Aujourd'hui les Vigiles de nos fêtes tiennent lieu des saintes *veilles* de la nuit qui précédait ces grandes solennités.

Après l'office de tierce, de sexte ou de none, suivant les fêtes, on célébrait le saint sacrifice de la messe. Enfin à l'heure où l'étoile du berger (*Vesper*) annonçait

les dernières clartés du jour, le peuple se réunissait une dernière fois pour l'office de Vêpres, qui était aussi solennel que les *Laudes* et se psalmodiait aux flambeaux. Ce ne fut qu'à partir du neuvième siècle qu'on récita Vêpres avant le coucher du soleil.

Ainsi le centre de la journée chrétienne était évidemment le sacrifice de la messe. Mais autour de la sainte victime, louange incomparable, se tenaient les différentes heures que nous venons d'exposer, comme autant de constellations radiuses autour du même astre dont elles reflètent la lumière, afin de devancer et de perpétuer sur les lèvres de l'homme, l'hommage rendu par Jésus-Christ à son Père; et ce cri, passant de chœur en chœur parmi les anges et les saints, va retentir jusqu'aux dernières profondeurs de l'éternité.

La piété de nos pères regrettait que la voix de l'homme fût forcée d'expirer à certains intervalles. Cependant il devint

bientôt difficile de réunir trois fois la nuit les fidèles et le clergé. Une seule veille fut consacrée à l'office des trois nocturnes et des *Laudes* qui prit le nom de *Matines*, à cause des *Laudes* matutinales qui le terminent. Cette discipline s'établit sur la fin du cinquième siècle. Vers cette même époque, l'office de *Prime* s'inaugura dans le monastère de Bethléem. Il fut assigné à la première heure du jour (six heures). C'était la prière solennelle du matin ; et par là les religieux échappaient à cet immense intervalle de six ou sept heures consécutives qui séparaient désormais l'office de nuit de l'heure de tierce. Enfin l'Eglise monastique d'Occident dut apporter elle aussi sa prière à l'édifice liturgique et le couronner. La prière solennelle du matin appelait celle du soir, et c'est aux Institutions de saint Benoît que nous devons l'office de *Complies*.

CHAPITRE III

SYMBOLISME DES PARTITIONS DU BRÉVIAIRE.

Avant d'entrer dans le symbolisme des diverses parties du Bréviaire, nous devons jeter un coup d'œil d'ensemble sur une journée, une semaine et une année de bréviaire. L'Eglise qui ne connaît, pour mesurer le temps, que les aspirations célestes de la prière, a attaché à ces grandes divisions de l'office divin les intentions les plus larges et les mystères les plus multiples qui se mêlent, sans se confondre, dans le plus harmonieux concert.

La louange divine sur ses lèvres inspirées est semblable au soleil du monde matériel : elle suit une marche variable et radieuse. Ses nuances graduées répondent à un temps, à une semaine, à un jour, à un soir, à un matin et à une heure,

1° Attaché aux pas de l'année et se repliant comme elle, le bréviaire forme une couronne étincelante dont les fêtes des mystères sont les diamants et les fêtes des saints une ligne serrée de pierres précieuses toutes différentes de couleur et de reflet. Il s'attache aux pas de Dieu dans le monde et dans l'éternité, il visite le vaste champ des grandeurs et des miséricordes divines pour varier sa louange et chanter un cantique nouveau. Toute l'histoire de Dieu, de l'Eglise et du monde est écrite dans le bréviaire : et il la chante et la récite sans cesse chaque année, pour l'instruction de tous les peuples et l'édification des fidèles qui y trouvent une source inépuisable de reconnaissance et d'amour. Les quatre saisons de l'année, qui forment les quatre parties du bréviaire ont chacune leurs mystères à célébrer. L'office de la partie d'automne fait une allusion continue à la vie présente, où l'homme est condamné à souffrir par suite du péché :

tempus pœnitæ. L'office de la partie d'hiver est relatif à l'égarement et à la chute de l'homme par Adam : *tempus culpæ*. L'office de la partie de printemps fait le récit du retour de l'homme vers Dieu : *tempus gratiæ*. La partie d'été est relative à la réconciliation de l'homme avec Dieu : *tempus gloriæ*. C'est le grand drame de la vie humaine dans ses origines et dans son terme. Ainsi, au temps de l'Avent, le bréviaire répète les soupirs des patriarches, fait le récit des quatre mille ans d'attente et célèbre l'exaltation de Marie, devenue mère de Dieu. Le temps de Noël à la Purification est consacré aux mystères de la naissance et de l'enfance de Jésus-Christ. L'Office divin y respire une joie naïve et pieuse et a des accents simples et touchants. Le temps de la Septuagésime à Pâques rappelle la vie publique, laborieuse et souffrante du Sauveur du monde ; et l'office revêt alors le caractère de la pénitence et de la douleur. Le temps pascal a

des chants de triomphe. Les semaines qui suivent la Pentecôte sont consacrées à méditer les enseignements et les miracles de Jésus-Christ; et à signaler les progrès de l'Eglise sur la terre, qui, indépendamment de ces grandes époques, ont servi à former son merveilleux calendrier. En effet, à côté des anniversaires des faits du Seigneur, se déroule la brillante chaîne des anniversaires de la mort des martyrs et des saints, ainsi que des grâces extraordinaires accordées aux peuples chrétiens dans le cours des siècles. Toutes les traditions sont dans l'office divin.

2° Une semaine de bréviaire n'est pas moins variée et mystérieuse. Elle rappelle les jours de la création.

L'Eglise donc bénit Dieu chaque semaine dans l'œuvre admirable de la création. Cette intention est clairement exprimée dans l'hymne des matines du dimanche et dans les hymnes des fêtes de vêpres. Mais l'éclosion progressive du monde

nous révèle en même temps un monde meilleur. Le dimanche, en effet, qui est le premier jour de la lumière, *primordiis lucis novæ*, nous célébrons la résurrection du Sauveur, lumière et vie de nos âmes; et en saluant l'aurore du jour, nous saluons l'aurore du salut. — Le lundi, où Dieu créa le firmament, *firmans locum cœlestibus*, nous aspirons à croître et à nous affermir dans la grâce. — Le mardi, où la terre fut séparée des eaux et se couvrit d'arbres et de verdure, nous demandons à Dieu d'orner et de combler nos âmes de ses grâces, *viore gratiæ*. — Le mercredi, nous bénissons Dieu pour les astres et la foi qui est le soleil des âmes. — Le jeudi, nous le bénissons d'avoir créé les animaux qui peuplent l'air et la mer. Dans le monde primitif, ils ont été la matière du sacrifice; dans le monde nouveau, c'est un Homme-Dieu qui est notre sacrifice. — Le vendredi, la création de l'homme et la mort d'un Dieu se rencon-

trent. Nous demandons de faire mourir en nous le vieil homme avec ses concupiscences, *repelle quod, cupidinis ciente vi, nos impetit.* — Le samedi honore le repos du Seigneur, nous fait aspirer au repos éternel des élus et à la vision de l'admirable Trinité.

3° Les Constitutions apostoliques (l. viii, 35) nous apprennent que dès l'origine de l'Eglise les sept heures de la journée liturgique se rapportaient aux grandes scènes de la Passion. Cette tradition constante et universelle a été consignée dans les vers suivants, nous ne savons par quel auteur :

Matutina ligat Christum qui crimina purgat;
Prima replet sputis: dat causam Tertia mortis;
Sexta cruci affigit: latus ejus Nona bipartit;
Vespera deponit; tumulto Completa reponit.

Le nombre sept est sacré. Les sept jours de la semaine appelaient les sept heures de la prière à chaque jour. — Leur nombre est sacré comme leur origine. Les patriarches n'avaient-ils pas donné les *heures* aux

Hébreux? Ceux-ci les établirent dans le temple et sur la terre d'exil; le temple les transmet au cénacle; les Esséniens et les Réchabites les semèrent au désert où saint Benoît les recueillit comme symbole de la prière perpétuelle. Le nombre sept étant la perfection des nombres, dit saint Augustin, celui qui a prié sept fois le jour a prié toujours comme les anges.

A côté des mystères de la Passion, les principales époques de la Rédemption figurent aussi. A *Matines*, Jésus naît; à *Prime*, il ressuscite; à *Tierce*, il envoie le Saint-Esprit; à *Sexte*, il est crucifié; à *None*, il meurt; à l'heure de *Vêpres*, il viendra juger le monde; à *Complies*, il introduira dans le ciel l'Eglise triomphante. Ainsi est tracée en un jour la carrière du soleil de justice.

Les *heures* sont encore en harmonie avec les âges de notre vie : la naissance, l'enfance, la jeunesse, la fleur de l'âge, la virilité, la vieillesse et la décrépitude. Enfin,

elles correspondent aux sept âges du monde.

Ne nous étonnons pas de la multiplicité de ces raisons mystiques. C'est le caractère des œuvres de Dieu. Dans la nature, tout y est pour plusieurs raisons ; comment alors le monde spirituel n'aurait-il pas de multiples beautés?

CHAPITRE IV

SYMBOLISME ET HARMONIE DES DIVERS ÉLÉMENTS DU BRÉVIAIRE.

Mais il nous reste à considérer de nouvelles harmonies dans les éléments dont se composent les heures et dans l'arrangement de ces saintes prières, arrangement merveilleux auquel Origène avait commencé à travailler.

I. Pendant les trois premiers siècles, les psaumes formaient tout le bréviaire des martyrs. On n'y ajoutait guère que le *Pater* et le *Credo*. Puis, à un signal arbitrairement donné par l'évêque ou par le supérieur, la psalmodie s'arrêtait et l'évêque résumait les vœux de l'assemblée dans une prière faite au nom de tous et qui de là avait reçu le nom de *collecte*. Plus tard le nombre des psaumes fut fixé pour chaque

office : on suivit pour cela les traditions apostoliques, l'usage des lieux, la commodité des personnes : des anges même intervinrent quelquefois, comme dans certaines communautés du désert, pour fixer cette limite (avant saint Benoît, on récitait chaque jour le psautier intégralement). En même temps, l'usage s'introduisait de varier la psalmodie, la nuit surtout, en rapportant à la suite des psaumes la lecture des saintes Ecritures et les enseignements des docteurs, dont le peuple avait à se munir. Ces leçons furent bientôt entrecoupées de *répons*.

Ce fut ce qui advint au cinquième siècle. Le pape saint Damase avait chargé saint Jérôme de cette mission, se réservant de mettre au travail du saint docteur le sceau de son autorité suprême. Saint Jérôme choisit donc les psaumes qui devraient se distribuer entre les différents jours de la semaine et détermina les leçons de l'Ancien et du Nouveau Testament qui de-

vraient s'adapter désormais d'une manière invariable à l'office de chaque jour de l'année. Puis des *hymnes* durent, suivant les heures, préluder à la psalmodie ou la couronner. Enfin la forme de l'office fut définitivement fixée dans ses lignes générales, quand les papes saint Gélase et saint Léon eurent publié leur recueil d'*oraisons* ou de *collectes*. Ce fut l'office ainsi composé qui, abrégé plus tard à cause de sa longueur, par saint Benoît d'abord, et ensuite par les papes saint Grégoire le Grand et saint Grégoire VII, a fourni le *Breviarium* de la sainte Eglise; et saint Pie V y a mis comme la dernière main. Ainsi le bréviaire n'est pas une prière arbitraire: c'est la prière universelle déterminée par l'Eglise. Et de là vient que de tous temps les souverains Pontifes, tout en tolérant les divergences, qui leur ont paru sans danger, ont travaillé à établir la plus grande unité liturgique.

Dans les églises d'Occident, le premier

nom du bréviaire fut celui d'*officium*, car la prière est la dette essentielle de l'homme envers Dieu. Saint Jérôme et, après lui, saint Benoît lui donnaient le nom d'*opus Dei*. Nos pères, dans les Gaules, l'appelèrent *cursus*, parce que la psalmodie est réglée sur le cours du soleil; *missa*, parce que, à la fin de l'office, on congédiait le peuple, comme à la fin de la messe. Les Grecs l'ont toujours nommé *canon*, comme étant récité à certaines heures réglées.

II. Nous entrons ici dans la partie la plus intéressante peut-être, mais la plus difficile de notre travail. Il nous faut saisir la pensée de l'Eglise dans le choix et la combinaison des matériaux que nous venons de rappeler. C'est là ce que nous entendons par le symbolisme de l'Office divin. La prière canonique cherche à reproduire les adorations de la cour céleste, et puis elle est comme une peinture expressive de l'âme chrétienne. D'une part, c'est

le cri du repentir et de la faiblesse; d'autre part, ce sont des cantiques de joie et d'amour au souvenir des grandeurs et des bontés divines. Voilà la double inspiration du bréviaire. La piété de nos pères aimait à se nourrir de ces hautes considérations, et elle savait les retrouver partout dans les grandes prières de l'Eglise. Nous irons sur leurs traces, abrégeant ce qu'ils ont dit.

Avant d'étudier, chaque *heure* en particulier, nous considérerons les divers éléments communs à toutes les heures, tels que les psaumes, les versets qui ouvrent, partagent et terminent l'office, les hymnes, les oraisons, les psaumes, antiennes, etc.

1^o LES PSAUMES. — Ils forment, on le sait, la partie la plus considérable de l'office; ils en sont comme la base. C'est la prière la plus antique, la plus vénérable, la plus complète. Ils ne sont pas tous du prophète-roi; les uns lui sont postérieurs, les autres lui sont antérieurs de plusieurs

siècles; et quelques-uns paraissent toucher, du moins en partie, à l'origine même du monde. On divise, en effet, les psaumes en trois classes : la première se rapporte à la captivité de Babylone; la seconde à l'époque de David; la troisième, remarquable par une singulière élévation, réclame, pour auteurs Moïse, les patriarches, Adam peut-être, car la tradition juive se plaît à voir dans quelques psaumes des fragments des gémissements et des louanges du premier homme. Que seraient donc devenus les psaumes que Moïse désigne par les premiers vers ? Ils sont dans le psautier, s'ils sont quelque part. Les prières du monde primitif devaient-elles périr ? Enos et Noé ne les ont-ils pas léguées aux siècles suivants avec les traditions qui n'ont jamais péri ? La prière était le véhicule des traditions; on n'écrivait pas, on ne sculptait pas; la prière pouvait-elle périr plutôt que la foi ? Ainsi en priant sept fois le jour pour racheter la faute ori-

ginelle, nous prions quelquefois dans les termes mêmes de ceux qui l'ont commise.

Saint Jérôme ne cessait de recommander aux fideles de son temps de se porter avec ardeur à chanter les psaumes, non seulement dans les églises, mais encore dans leurs maisons, dans le voyage et pendant le travail manuel. Ce conseil ne doit étonner personne, puisque là se trouvent des trésors de louanges au Seigneur, des actions de grâces, des affections d'un ardent amour, des sentiments d'une vive componction, des actes d'espérance et de confiance en la divine bonté. L'unique psautier renferme tout, dit saint Basile; l'histoire sainte et les règles de la vie. C'est le diamant des Ecritures, l'épopée du genre humain, la voix de tous les siècles. Les psaumes ont bravé la temps et l'espace, parce qu'ils n'ont chanté que Dieu et la vérité immortelle comme lui. Israël les chantait comme l'expression de sa foi, de son amour, de ses désirs et de

ses besoins ; comme souvenir d'un passé fécond en miracles, et gage d'un avenir plus glorieux encore. L'Eglise les chante, parce qu'elle y trouve les titres de sa gloire et qu'elle possède les biens dont Israël n'avait reçu que la promesse.

Quelle grande destinée ! Les psaumes sont devenus le thème invariable de la méditation et de la prière des saints, dans cette Eglise catholique à laquelle Dieu d'ailleurs n'a rien refusé ! Ils l'emportent donc sur tout ce que le génie chrétien, cependant si riche, si fécond, a produit depuis dix-huit siècles ! Ils contiennent toutes les gloires de Dieu, tous les cris de nos misères, toutes les affections pieuses de nos âmes, toutes les intentions possibles pour les vivants et pour les morts. Ils nous apparaissent comme un drame interne et vivant où notre âme se retrouve avec ses désirs et ses facultés, avec ses luttes et ses heures de repos et de jouissance, avec ses dangers et ses secours inattendus. C'est la peinture de l'âme

chrétienne dans sa marche vers le repos et la possession de l'amour divin.

2^o Les HYMNES. — On a toujours chanté des hymnes dans l'Eglise. Mais c'est surtout depuis le quatrième siècle qu'abondent ces chants sacrés. Chez les Grecs, Synésius et saint Grégoire de Nazianze mettaient au service de la foi chrétienne le génie hellénique dont ils étaient tout imprégnés ; chez les Latins, c'étaient saint Paulin de Nole, Prudence, saint Ambroise, etc. L'époque de leur introduction dans l'office divin est inconnue. Saint Ambroise, cerné, dans sa basilique de Milan par la persécution arienne, faisait chanter des psaumes au peuple pour l'occuper, et les entremêlait d'hymnes qu'il avait composées lui-même. Ces hymnes sont restées dans l'office divin et ont été appelées ambrosiennes. Primitivement il n'y avait pas d'hymnes dans l'office public : telles sont encore les heures des trois derniers jours de la semaine sainte et de la fête de Pâques. Les écri-

vains antérieurs au sixième siècle ne font mention que des hymnes de matines et de vêpres. Ce n'est que depuis cette époque qu'on commença à en réciter à toutes les heures, dans l'Eglise latine. Quelques églises avaient exclu de l'office la poésie et toute composition humaine (conc. de Brague de l'an 563). Mais c'était pour arrêter l'invasion de plusieurs hymnes dont l'orthodoxie était suspecte, et que la subtile hérésie savait déjà, dès ce temps, adroitement inaugurer dans l'office. Quand le danger fut passé, on ne fit plus difficulté de chanter de pieuses hymnes avec les psaumes.

Dans notre bréviaire, l'hymne est placée avant les psaumes aux matines et aux petites heures; aux autres heures, elle est après. On a donné à cette disposition des raisons mystiques. Nous pensons que les psaumes des matines et des petites heures étant principalement parénétiques, il fallait les faire précéder par des hymnes de louange; car

la louange est le premier but de l'office. En outre, la place naturelle de l'hymne de composition humaine semblait devoir être après *l'invitatoire* qui est lui-même une hymne. Par imitation, les petites heures, composées de trois psaumes comme les nocturnes, durent commencer par une hymne. — Mais à Laudes et à Vêpres, où les psaumes sont eux-mêmes des hymnes de louange, l'hymne proprement dite devait ne venir qu'après. Le même ordre a été suivi pour Complies.

Les sujets ordinaires des hymnes sont donc des louanges d'abord et des actions de grâces, puis des supplications. Elles sont pleines d'allégresse et de jubilation, de gémissements et d'espérance, et expriment toutes les douceurs de l'amour divin. Elle suggèrent ensuite les sentiments qui doivent nous animer pendant la récitation de l'office, indiquent les intentions de l'Eglise à telle heure, tel jour, dans tel mystère et telle fête. Ainsi les hymnes des

vêpres ferials célèbrent l'œuvre des six jours; celles des matines ferials et des laudes sont une supplication pour obtenir la remission de nos péchés et la grâce de passer la journée tranquillement, sans périls et sans péché. Celles des fêtes solennelles expriment une sainte joie à cause du mystère et du bienfait que nous solennisons, et marquent l'objet principal et l'esprit de ces fêtes. Enfin les hymnes des fêtes des saints ont le même but : on y célèbre leurs entreprises et leurs vertus et on demande à Dieu la grâce de les imiter.

3° Le *verset* et le *triste* ont toujours fait partie des prières publiques où ils étaient souvent répétés. Plus tard on y joignit l'*Ave*. C'est la prière de tout le peuple, dite pour lui et avec lui. Elle sert en même temps à préparer l'âme et à la recueillir. Dans le rite mosarabique, la messe commence aussi par un *Ave*.

4° Les *versets*. — Nous désignons par ce

termine les prières ou acclamations qui forment le début, la partition ou la conclusion des heures sacrées. On les appelle ainsi, parce qu'ils sont la tête des heures ou qu'ils en marquent les principales reprises, comme nous l'expliquerons plus loin. — L'invocation *Deus in adjutorium* est accompagnée du signe de la croix, car c'est la notre bouclier le plus ferme contre l'ennemi de notre salut, l'esprit tentateur. Lorsque le signal de la trompette spirituelle a résonné pour appeler à la prière, dit saint Jean Climaque, alors les ennemis invisibles accourent. D'ailleurs, les premiers fideles ont toujours commencé la prière et leurs principales actions par le signe de la croix. Les heures n'ont pas toujours commencé par une invocation : et on peut considérer les matines de l'Épiphanie, de la semaine sainte et des défunts comme un reste de l'ancien usage. Les cisterciens n'ont pas d'invocation avant complies. Cette pratique date au moins

du sixième siècle, où nous voyons saint Benoît la prescrire pour toutes les heures, en souvenir de ce que les anciens religieux n'entreprenaient pas une seule action sans avoir récité le *Deus in adjutorium*. (Cassien, *Coll.* x. 10.) Il revient aussi fréquemment dans les liturgies grecques antérieures à saint Benoît. Ce prélude est plein de grandeur; il est une preuve de la sainte liberté du chrétien et des dispositions de Dieu à nous exaucer. De là vient que nous ajoutons aussitôt le *Gloria* et l'*Alleluia* en témoignage de notre confiance et de notre amour. — Le *Gloria* est sorti des trésors de poésies de l'Eglise, au temps même des apôtres, du moins en grande partie; car des siècles entiers ont concouru quelquefois à former ces courtes acclamations qui nous sont si familières. Ce fut le concile de Nicée qui ajouta le *Sicut erat* pour anéantir les subterfuges des hérétiques. De l'Orient, cette petite doxologie passa aux églises des Gaules; et bientôt on l'inséra à la fin des

Psaumes. Cette formule était chère à la piété : on la multiplia dans le courant de l'office comme autant d'oraisons jaculatoires. Elle paraît donc après le *Deus in adjutorium* qui est tout un psaume abrégé et dans les *répons* de matines et des petites heures. Les hymnes se terminent aussi par cette doxologie poétiquement traduite. Mais quel est l'*in principio* de la louange de Dieu ? Au commencement, deux cœurs purs louaient Dieu dans l'Eden ; avant nos pères, les anges l'ont adoré ; mais la louange les avait précédés, et avant toute créature, Dieu se louait dans l'auguste Trinité de ses personnes. Voilà ce que nous voudrions imiter... Que ce souhait de louange éternelle est sublime ! Il n'y a que l'habitude qui nous fait passer légèrement sur tant de beautés. Au chant du *Gloria*, le chœur se tourne vers l'Orient, comme pour y chercher le paradis terrestre et la région de la lumière, image du ciel. Ainsi faisaient le peuple de Dieu et les apôtres.

L'*Alleluia* est encore plus sublime, car il est venu du ciel enveloppé dans un idiome mystérieux. L'Eglise le sait une acclamation de joie tellement céleste qu'elle n'a cherché à le rendre en aucune autre langue. Elle exprime admirablement son embarras lorsqu'elle l'accompagne, ce qui arrive quelquefois, de chants sans paroles, appelés *neumes*, pour suppléer par l'harmonie à l'infirmité des langues, pour entraîner les âmes vers l'autre monde où il est compris dans toute son étendue. L'*Alleluia* est un chant du ciel, si plein des gloires de Dieu que les anges le répètent sans fin dans l'éternité. Comment faire passer toute sa suavité dans nos fades syllabes? Saint Augustin l'avait reconnu : « Ni Grec, dit-il, ni Latin, ni barbare ne peut le traduire. » L'Eglise militante se mêle aux chœurs angéliques pour le chanter dans son euphonie divine et le répéter souvent dans l'office. Les missels gothiques, grecs, mozarabes l'offrent

jusque dans les messes des morts. Ce chant séraphique (ainsi le nomment les Grecs) ne fut pas renfermé dans le sanctuaire ; les premiers chrétiens avaient appris à le redire au dehors au milieu de leurs travaux. La célèbre Eustochium, dans son monastère de Bethléem, faisait appeler ses compagnes à minuit pour l'office de matines au chant de l'*Alleluia*. Une vierge veillait l'heure sur les étoiles, et allait moduler d'un ton grave le refrain du ciel près du lit de chaque sœur pour les éveiller. Les miracles répondaient à tant de dévotion ; saint Germain de Paris éteignait un incendie au cri de l'*Alleluia* ; saint Loup de Troyes et saint Germain d'Auxerre allaient seuls, sans armes, au-devant d'une armée de barbares et la mettaient en fuite à ce cri sacré trois fois répété.

Quant aux autres *versets* insérés dans le corps des heures, ils sont comme un cri jeté pour réveiller la ferveur, fixer l'esprit égaré peut-être par la lassitude, et le

ramener vers Dieu ; on retrouve donc les *versets* toutes les fois que l'esprit a besoin d'une attention ou d'une ferveur toute particulière. De plus, ils renferment une intention en harmonie avec le mystère ou l'heure de l'office. C'est un seul mot, une phrase, une courte sentence où se rencontrent l'élévation et la simplicité. Dans ces invocations, chacun reconnaît sans peine ses propres sentiments ; et cependant elles touchent aux dernières profondeurs de l'âme et des mystères chrétiens. Elles sont toutes essentiellement populaires, se gravent dans la mémoire des fidèles ; et elles conviennent à tous les temps, à tous les lieux et à toutes les âmes. Tel est le caractère de la littérature liturgique : Dieu tient, non point à la pompe et à l'abondance du langage, encore moins au bel esprit qui se plaît à étaler ses découvertes ingénieuses et ses prétentions, mais à la sincérité et à la vivacité du sentiment. Nous reconnaitrons aussi dans ces oraisons jaculatoires

que l'Eglise y a saisi le mot propre, qui convient à tous et qui convient à Dieu. Evitons de nous habituer à ces formules pour ne pas qu'elles demeurent sans valeur sur nos lèvres.

L'office s'achève par le *Benedicamus Domino*. Il semble que l'assemblée se sépare à regret et qu'elle ne peut mettre fin à ses louanges. Que lui reste-t-il cependant à dire? encore un chant de gloire, encore un chant d'amour! encore une pensée reconnaissante pour ces instants passés près de Dieu, pour les inspirations communiquées et pour les grâces obtenues! Le chant solennel de ce verset est un magnifique couronnement de l'office et prouve la haute importance que l'Eglise y attache. C'est une invitation générale faite à grande voix pour réveiller tous les échos de la création.

Enfin n'omettons pas d'observer que le verset final de chaque heure est une prière pour les âmes du purgatoire. On priait

pour elles à la messe, on pria aussi pour elles dans l'office. L'*amen* qui répond à ce verset tombe dans le purgatoire en abondante rosée de grâces. Que de grands chrétiens ont bâti des églises et des monastères, ou fait d'autres fondations pieuses dans l'espérance qu'on réciterait l'office sur leur tombe pour le repos de leur âme ! En Italie, non loin des murs des grandes villes, on consacre aux défunts une enceinte appelée *campo santo*, et au milieu, on élève un couvent pour ne jamais séparer les harmonies de la prière et de la mort.

5° LES ANTIENNES. — Le chant alternatif des psaumes se nomma ainsi d'abord, et ce ne fut qu'au sixième siècle qu'on réserva ce nom pour le verset qui précède chaque psaume. C'est une courte sentence tirée du psaume lui-même, le plus souvent dans le sens accommodative, ou des autres livres de l'Ecriture, ou des légendes des saints ; rappelant le mystère que l'on célèbre, servant comme de bouquet spirituel, destiné à

récréer l'esprit par le charme de la modulation et à varier la monotonie des psaumes. L'antienne symbolise la charité. Les deux chœurs, après avoir alterné les versets du psaume qui figurent la diversité de leurs œuvres, se rencontrent dans une œuvre commune en confondant leurs voix dans le chant de l'antienne.

6° LES LEÇONS. — Elles sont, comme les antiennes, une diversion et une nourriture. Primitivement chaque psaume était suivi d'une leçon, surtout en Orient. Plus tard les leçons ne vinrent qu'après chaque nocturne. Au neuvième siècle, l'Eglise latine, à l'imitation des Eglises d'Orient, introduisit les actes des martyrs; vinrent ensuite les homélies des Pères; et les leçons de l'Ecriture furent réservées pour le premier nocturne. Et quelle matière plus riche et plus instructive pouvait nous être présentée? A côté de la morale et du dogme sans cesse rappelés, viennent se placer les héros du christianisme sanctifiés par ces

mystères sacrés. Chaque jour, les églises placées sous le patronage des saints sont dans une pieuse jubilation à la lecture de leurs légendes merveilleuses. Puis les leçons du troisième nocturne commentent l'évangile de la fête. Etais-il possible d'ordonner un système de fêtes plus encourageant et plus propre à stimuler notre émulation?

Avant la leçon, le lecteur demande la bénédiction à celui qui préside, parce que 1^o il faut une mission pour parler dans l'église et y lire la sainte Ecriture ; 2^o le lecteur a besoin que Dieu bénisse sa voix et lui communique la dignité et la piété. Après la leçon, il demande pardon à Dieu, peut-être d'une imperceptible pensée de vaine gloire qui aurait traversé son esprit, pendant qu'il lisait au milieu de l'assemblée attentive. L'expression *Jube... benedicere* est une formule respectueuse qui équivaut à *benedic*, de même que *benedicite*, s'adressant à une seule personne, est

un pluriel d'honneur. Le chœur rend ensuite grâce à Dieu de l'instruction qui vient d'être lue, et qui a eu pour lui une triple utilité : d'abord les leçons sont comme un moment de repos et de relâche après la fatigue du chant; ensuite elles produisent de saintes affections qui aident puissamment à poursuivre le chant des psaumes; troisièmement, elles suggèrent quelque sujet de méditation, car l'Eglise exige de ses ministres qu'ils ajoutent encore à l'oraison vocale l'oraison mentale.

Le RÉPONS qui succède à la leçon est d'un grand effet. Il y a dans ses paroles comme dans ses modulations, nous ne savons quel accent de jubilation qui rappelle le transport des hymnes. On dirait que l'âme enflammée par ce qu'elle vient d'entendre s'essaye aux concerts de la céleste patrie. L'uniformité habituelle du chant religieux y fait place aux inflexions les plus variées et aux mélodies les plus caractérisées. Il y

a des répons qui sont des chefs-d'œuvre d'harmonie et de sentiment. Ils symbolisent l'activité de l'âme dans l'exercice de la vertu. — Ils sont souvent composés de deux parties distinctes qui correspondent à la leçon et qui s'accordent entre elles, quoique prises, l'une dans l'Ancien Testament, l'autre dans le Nouveau. C'est que Jésus-Christ est le centre des deux Testaments. Le *Gloria* termine les derniers répons. comme il a terminé les hymnes et les psaumes.

LES CAPITULES sont des leçons abrégées qui se récitaient dans la psalmodie diurne. C'est le prêtre qui les récite, et dès lors il n'a point de bénédiction à demander. Les *répons brefs* qui les suivent, sont, à l'exemple des grands répons, une louange ou ardente prière par laquelle nous parlons à Dieu, après que lui-même nous a parlé dans les leçons ou les capitules.

7° Enfin chaque heure se termine par une ORAISON appelée *collecte*, parce qu'elle

résume les mystères de l'office et les vœux des assistants. Toutes les oraisons du bréviaire et du missel ont été composées par les souverains Pontifes, principalement par saint Gélase et saint Léon, qui ne voulurent pas laisser cette partie importante de l'office à la libre détermination de chaque supérieur privé, comme cela avait lieu primitivement. Ce recueil d'oraisons est d'une richesse étonnante; il renferme les formules de la piété la plus tendre, de l'humilité la plus profonde, de l'espérance la plus vive et de l'amour le plus pur. Nos demandes sont présentées à Dieu, basées sur les motifs les plus puissants, car nous lui rappelons ses anciennes miséricordes, les œuvres de Jésus-Christ dans sa personne sacrée et dans les saints. Quelle précision dogmatique nous y remarquerons! quelle dignité et quelle majesté dans la tournure des phrases! quelle netteté dans l'expression! à tel point qu'il serait difficile d'en changer ou d'en retrancher un seul

mot, et qu'il n'y a rien d'également difficile comme de les traduire fidèlement. — La plupart sont adressées à Dieu le Père avec cette conclusion invariable : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, etc. L'Eglise ne demande rien qu'au nom de Jésus-Christ par qui seul nous pouvons être exaucés et mériter. Il nous dit lui-même dans l'Evangile : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » A cette supplication, elle ajoute une profession de foi triomphante : *Qui tecum vivit*, etc. Cette formule fut introduite pour confondre les hérétiques du quatrième siècle qui niaient la divinité du Sauveur du monde. C'est un cri d'espérance et de ralliement contre ceux qui font à Jésus-Christ une situation humiliée, compromise, déshonorée. — *Amen*. Cette réponse du peuple entier, s'unissant à la prière du prêtre, résonnait dans les églises comme un tonnerre céleste, dit saint Jérôme. C'est le commencement

et la fin de toutes choses : c'est par lui que Dieu a créé le monde ; c'est un éternel *amen* qui retentit dans le ciel (Apoc., vii, 12). La prière ouvre pour nous les trésors de la miséricorde divine, et par le mot *amen*, nous prenons possession de ces dons.

Le prêtre prélude à l'oraison par un salut qu'il répète encore après. C'est une formule d'affectueuse charité et de vénération pour ses frères. Jugez par là combien les chrétiens unis ensemble par la même foi et la même charité sont respectables et respectueux ; et combien nos rapports de société et de politesse grandissent par le baptême. Rien de plus vénérable et plus divin (St Denis) que le *Dominus vobiscum*. Booz l'adressait aux moissonneurs, un ange à Gédéon ; des milliers de chrétiens se le sont donné en passant sur la terre ; l'ange Gabriel ne sut pas autrement saluer Marie. — La réponse du peuple est tirée des épîtres de saint Paul (Galat., vi, 18) et a le même sens.

CHAPITRE V

HARMONIES ET MAJESTÉ DU BRÉVIAIRE DANS LA PAROISSE ET AU MONASTÈRE.

Tels sont les principaux éléments du bréviaire. Qui ne serait pas frappé de l'harmonie et de la variété de nos saintes prières ? Tout cet ensemble est admirable par l'ordre et plus encore par l'esprit qui y règne ; et, pour quiconque sait le comprendre et le goûter, il ne lui faut pas d'autre attrait pour la prière.

C'est du bréviaire que le prêtre peut dire : *Eructavit cor meum verbum bonum*. Il peut, en le récitant, contempler la majesté et la beauté de l'épouse du Christ se présentant devant Dieu, *in vestitu deaurato, circumdata varietate*. Son office divin est l'abrégé de ce qu'il y a de plus saint dans les deux testa-

ments : les soupirs des patriarches s'y rencontrent avec les homélies des docteurs, les psaumes de David avec les oraisons des papes, et l'histoire du peuple de Dieu avec l'histoire des Pères du désert. Toutes les plus belles prières qui ont été faites depuis le commencement du monde y sont consignées : prières, grandes comme nos misères, grandes comme les gloires de Dieu ; toujours antiques, toujours nouvelles, incessamment répétées, faisant de tous les âges du monde une grande Église recueillie par les mêmes sentiments.

Ecoutez ce mélange de prières divines et humaines racontées, chantées, soupirées, jubilées, aux heures du jour et de la nuit, pleines de sens mystérieux, dans le choix, dans les nombres, dans les divisions, dans l'arrangement ; et vous aurez une vague idée du bréviaire.

Si vous ne savez comment l'appeler, interrogez ceux qui ont mission de le garder, de le réciter, de glorifier Dieu par lui

au nom de toute créature; ils vous le diront.

1° Le curé de campagne et le missionnaire sont inséparables de leur bréviaire. L'un dans son presbytère, l'autre dans sa cabane ont pour unique société ce livre mystérieux. On les rencontre par les chemins, sur la bordure des champs, dans les forêts à toute heure du jour, répétant partout leur sublime prière.

Le prêtre paraît seul alors. Mais il n'est jamais seul : l'Eglise entière prie avec lui pour l'humanité entière. Il prie en communion avec les anges invisibles de sa paroisse, avec toutes les belles âmes de ce monde; toutes les voix de la terre et du ciel lui répondent, lorsqu'il murmure le *Dominus vobiscum* pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ainsi rien n'est changé dans le bréviaire du curé de campagne. La solitude le recueille, mais ne l'isole pas. C'est là même qu'il peut s'abreuver librement des douceurs de

la prière, méditer les grandeurs de son office divin, grâce à la virginité de son saint état, et répéter avec le psalmiste : *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ in loco peregrinationis meæ*. Comme Jésus-Christ lui a confié les douleurs de sa Passion, le prêtre gémit aussi dans le bréviaire pour tous les péchés du monde. Ses plaintes profondes épuisent les émotions de son cœur, parce que le monde épuise la série des crimes. Elles recommencent sept fois le jour, parce que l'iniquité n'a point de fin.

Quand il a invité les hommes inutilement au concert de ses louanges, il prie alors avec ce qu'il entend, ce qu'il voit, la rosée, les oiseaux et les fleurs. Quelquefois c'est du côté d'une chaumière que le pauvre curé dirige ses pas : il va consoler un malade ou assister un mourant. Chemin faisant, il prie, et quand il arrive, ses paroles sont plus pénétrantes et plus douces. On le voit encore assis sur le bord

d'une route : il s'est reposé là pour mieux dire son office. Quand il s'en va, il laisse à sa place une bénédiction. Une autre fois, entraîné par un instinct secret, il s'écarte du chemin, s'enfonce dans un *lieu d'horreur et de vaste solitude*, et là, à genoux sur la terre nue, il psalmodie pour les bergers et les bûcherons qui oublient leur créateur. Mais le lieu par excellence propice à la prière est la modeste église du village. Le prêtre y est toujours avec le peuple; il y va encore, quand elle est déserte. Il y trouve la société de son Dieu, au milieu des parfums qu'y a laissés l'encens et sous les voûtes silencieuses qui répètent le moindre soupir.

2° Le ministre de l'office divin ne se contente pas de quelques heures de délices dérobées à la solitude, souvent il y va fixer irrévocablement son séjour. C'est dans le cloître que le bréviaire se retrouve avec toutes ses harmonies. Le religieux, qui lui a donné la perfection de

ses formes, lui consacre aussi plus de temps et plus d'ardeur que le prêtre séculier. L'office divin est son office par excellence, son occupation et son repos; il le remplit toujours aux heures canoniques, le chante au lieu de le réciter, et l'accompagne de cérémonies touchantes qu'on ne voit que dans les cloîtres. Tous les âges des ordres religieux, toute la variété de leurs institutions se reflètent dans le bréviaire, témoin perpétuel de leur simplicité, de leurs mœurs primitives et de leur esprit contemplatif. Le bréviaire a fait leur règle, et il est tout le mouvement de leur vie. Ils l'étudient, le méditent, le commentent, en reproduisent les mystères dans leur conduite et jusque sur la pierre et les verrières de leur cloître. On comprend comment les Trappistes ne parlent jamais; car leur langue est consacrée au bréviaire, et ils chantent sur des airs mélodieux la grande parole de l'Eglise. Toutes ces familles étonnantes dont les

chefs sont les Bruno, les François, les Norbert, les Colomban, les Benoît, les Antoine, les Elie, sont les dépositaires du symbolisme de l'office divin et des immenses trésors de mysticité qu'il renferme. Toujours recueillis par la pensée de Dieu, l'âme émue par le silence des grands bois et des longs cloîtres, le front souvent caressé par la brise du désert, lorsqu'ils rentrent au chœur pour chanter l'office et que la voix des cloches et du torrent se mêle à leurs voix sous les voûtes, de tels hommes doivent saisir et rendre toutes les harmonies du bréviaire ; tandis que le curé doit en comprendre tous les gémisséments, lui, confident de tous les chagrins, témoin de toutes les faiblesses, assistant de toutes les agonies.

Et si nous étendions nos regards sur la hiérarchie sacerdotale qui ne le cède en beauté qu'à celle des esprits célestes, si nous considérions ces pontifes vêtus d'or, au milieu des pompes augustes de la

foi, dans une basilique toute frémissante d'harmonie, en voyant dans leurs mains le bréviaire du trappiste et du curé de campagne, à eux, nous dirions, à eux il appartient d'exprimer les gloires et les triomphes de la grande prière. Mais un sujet plus humble nous appelle.

3^e S'il y eut tant de monastères d'hommes fondés pour la prière perpétuelle, il y en eut aussi de femmes. C'est par ces deux ordres que dans le cours des siècles la divine psalmodie n'a cessé de retentir au milieu du monde. Des princes chrétiens bâtissaient et dotaient des monastères dans ce but. Jour et nuit, la cathédrale de Prague, en Bohême, retentissait des chants sacrés, et Charles VI avait établi le même usage à Paris. Saint Amatus, sous le règne de Dagobert, institua plusieurs couvents de femmes qui, divisées en sept phalanges de sept personnes, se succédaient sans relâche dans l'harmonieux murmure. Saint Grégoire de Tours, Surius

et saint Bernard parlent de plusieurs monastères d'hommes et de femmes où les psaumes étaient chantés sans fin : un chœur de sept, de neuf, de douze religieux ou religieuses remplaçait immédiatement celui qui venait de terminer sa tâche.

Ainsi l'aide angélique donné au prêtre pour louer Dieu sans fin sur la terre, c'est la vierge chrétienne qui, dans les profondeurs de son monastère où elle a voulu ensevelir sa vie, a pris en main le bréviaire du prêtre ; et, loin des regards du monde, connue de Dieu seul et écoutée de lui, récite les saintes louanges, dans ce même livre, aux mêmes heures et dans la même langue que les Bénédictins et les Chartreux. Si la langue de la prière n'est pas connue des Clarisses, des Bénédictines, des Carmélites, etc., l'Eglise la comprend, et c'est l'Eglise qui parle à Dieu par leurs voix. Cependant beaucoup d'entre elles ont été initiées aux lettres humaines et savent le

latin. Il était généralement compris dans les anciens monastères, comme on peut s'en convaincre par la lecture de la vie des saints et en particulier de celle de sainte Gertrude. Bossuet faisait traduire les Pères grecs et latins par les religieuses des monastères de Paris et de Meaux. Mais celles qui ne savent pas la langue des lèvres par compensation sont profondément versées dans la langue du cœur. La prière intérieure et affective dont elles accompagnent leur récitation a devant Dieu la même valeur que si elles comprenaient. Comme ces accents de haute piété et ces vives ardeurs d'un cœur embrasé de l'amour divin ont de puissance pour rendre gloire à l'époux céleste ! Que de grâces et de lumières il leur communique, pendant qu'elles récitent leur saint office ! Allez entendre le chant de ces vierges cloîtrées : peu de notes le composent, et toujours dans le mode qui convient à l'humilité et à la tendre piété. Ces voix limpides et

faibles, que domine un mystérieux tremblement, semblent vouloir expier l'ostentation, la vanité et les folles hardiesses des femmes du monde qui ravissent à Dieu tout de gloire.

CHAPITRE VI

HARMONIES DES DIVERSES HEURES.

Mais il est temps de pénétrer plus avant dans les harmonies du bréviaire, par l'étude de chaque heure en particulier.

I. MATINES. — Rien n'est plus imposant que la prière dans la nuit. L'âme est ravie à elle-même pendant le jour, par tout ce qui frappe l'oreille et les yeux. Mais, quand le jour a disparu, si rien ne murmure autour d'elle, si elle n'a pour reposer ses regards que les étoiles du firmament, une étrange sensation s'empare d'elle, elle cherche à s'élancer dans les cieux. Mais, retenue par les liens de la mortalité, il faut qu'elle se replie sur elle-même, dans la considération de ses grandeurs et de ses misères, et sous le poids de la pensée de Dieu, pensée immense et presque tangible.

Ainsi, dans l'antiquité, priaient les fameux solitaires des grottes du Carmel et du Liban; ainsi priaient Daniel et tous les pieux Israélites; ainsi priaient les premiers chrétiens dans les déserts de la Thébaïde. Mais, au moyen âge, la scène grandit : l'amour de la contemplation gagna les cités comme le désert. Que de nombreuses générations d'hommes la prière nocturne a charmées ! Au milieu du silence de la nature, le son des cloches frappe les airs, flottant sur les toits en célestes jubilations : il est minuit ; c'est l'heure de matines. En même temps, les vitraux des églises s'illuminent et bientôt le passant attardé entend de toutes parts des chants religieux de voix nombreuses, qui lui arrivent avec la douceur du lointain et des échos des longues voûtes, avec des accents mâles comme d'une armée qui marche au combat, ou avec les notes suaves et perçantes d'un chœur de Clarisses, de Carmélites... qui s'invitent à

louer Dieu : *Venite exultemus Domino*. Quelle prière que cette exultation croissante qui va jusqu'aux larmes ! Pendant que le *Venite* se module d'un côté, le *Te Deum* retentit de l'autre. Minuit est l'heure d'un grand mouvement spirituel. Pendant que ce divin spectacle réjouissait la cour céleste et les morts, il avait la vertu d'attirer une petite troupe de pieux fidèles ; on voyait parmi eux des princes et des rois ; on y pouvait aussi découvrir des affligés à qui l'amertume du cœur ravissait le sommeil et que le chant des matines consolait un peu. L'heure n'était indue pour personne : on se dirigeait dans les rues à la clarté des absides rayonnantes... Hélas ! on ne va plus à matines ! Le vaste empire de la prière, dont l'empire de Charlemagne et de saint Louis était flanqué est détruit. On en a même profané les souvenirs qu'on n'avait pu effacer ! Maintenant dans les grandes villes, à minuit, il n'y a plus que le mouvement de ceux

qui sortent des spectacles profanes. A ceux qui sont privés des saintes émotions de la prière, il fallait bien les enivremens des plaisirs sensuels.

L'office de minuit précis considéré comme une fête quotidienne en l'honneur du mystère de la naissance d'un Dieu, commença au quatrième siècle, sur la crèche même où le Sauveur est né. Eustochium et ses compagnes se levaient à minuit pour chanter avec les anges, adorer avec Marie et les bergers dans la sainte étable. L'exemple de ces vierges, à peine connu dans l'Eglise, rencontra pourtant des imitateurs : et bientôt Noël, matines et minuit furent inséparables.

De cette époque datent la plupart des beautés liturgiques qui ont fait de matines *l'heure* la plus joyeuse, la plus auguste et la plus solennelle de l'office. Il est bien probable que cette illustre vierge Eustochium commença, la première aussi, à faire un-choix de psaumes pour *l'heure*

qu'elle venait de doter d'une si grande pensée. On sait que, formée aux saintes lettres par saint Jérôme, elle lisait facilement les psaumes dans le grec et dans l'hébreu; et que la réforme du bréviaire eut lieu de son temps. Certes, le génie des papes, des évêques, des fondateurs d'ordres, des rois eux-mêmes n'a pas manqué au bréviaire : voilà encore ce cher livre entre les mains de la fille des Scipions. Bientôt il passera aux vierges des Gaules, qui l'enrichiront de miniatures en le transcrivant, et sur la première page des matines, elles peindront le berceau de Jésus.

Domine, labia mea aperies, etc. Tel est le commencement de la prière nocturne. C'est l'épouse du Verbe incarné qui s'exprime ainsi. Déjà son cœur veille, et ses lèvres restent muettes jusqu'à ce qu'une puissance surnaturelle les ouvre. Lisez dans les grands liturgistes les flots d'affections tendres et pieuses que ce prélude leur a inspirées.

Voici l'invitatoire composé du psaume *Venite exultemus*. C'est une invitation mutuelle à se rendre à l'office. Quelques ordres religieux le chantaient en passant du cloître au chœur, imitant les bergers qui se disaient : *Transeamus usque Bethleem*. Ainsi faisaient les chanoines de Saint-Jean de Lyon ; la grille du chœur se fermait aussitôt que l'invitatoire était fini, et le retardataire allait dire matines seul dans un lieu de pénitence.

L'invitatoire propose l'objet de la fête, semblable au son de la trompette qui appelle au combat. Il s'adresse non seulement à l'église militante, mais encore à la triomphante ; car dans le ciel les saints participent aux fêtes de la terre. On le chantait ailleurs qu'à l'office, et avant le cinquième siècle, les écrivains nous parlent d'une procession où l'on chantait le *Venite exultemus* entrecoupé de l'*Alleluia* après chaque verset. Ce psaume offre une particularité intéressante : il se trouve

sous une version autre que celle de la Vulgate moderne. C'est que bien avant saint Jérôme, il dut avoir été choisi pour ouvrir les vigiles des grandes fêtes. Un air entraînant, quelques paroles répétées en refrain, un mode dialogué en firent l'*hymne* du ralliement autour de l'autel; on ne le considéra plus comme un psaume, et il échappa à la correction du psautier. Puis, on ne pouvait en modifier la texture sans en réformer le chant : le chant était fait pour les paroles; les paroles seront restées avec le chant.

Les trois nocturnes rappellent les anciennes *veilles*. Considérez maintenant la succession des psaumes et des leçons : c'est la parole de Dieu écrite, commentée et pratiquée. Vous entendrez dans les diverses parties des matines, le récitatif des Grecs et quelquefois les complaintes d'Israël. Transportez-vous dans les assemblées des premiers fidèles; voyez leur recueillement et leur avidité pour écouter la

lecture de l'Écriture sainte, le récit des actes des martyrs et l'homélie de l'évêque. Quels trésors d'instruction ils devaient retirer des saints offices ! Depuis le quatrième siècle, chaque nocturne eut trois psaumes selon le nombre des heures de la veille. Cependant le symbolisme n'est pas étranger à ce nombre sacré de trois. Dans la distribution des psaumes des matines fériales, on a suivi l'ordre du psautier ; et on a assigné à chaque férie assez de psaumes, pour que tout le psautier pût être récité dans le courant de la semaine. Le premier nocturne du dimanche a douze psaumes et trois antiennes : on a voulu honorer le jour du Seigneur par une plus longue prière. Les fêtes n'ont qu'un nocturne, composé de douze psaumes, comme le grand nocturne du dimanche, et divisé par quatre antiennes. Pour les fêtes, on a encore suivi presque toujours l'ordre du psautier dans le choix des neuf psaumes qui convenaient le plus à la fête. Les le-

çons du dernier nocturne sont réservées à l'évangile, parce qu'à la messe l'Evangile ne se récite également qu'après l'épître.

Le *Te Deum* qui termine les matines doit être assimilé aux répons, et il tient lieu de neuvième. Une tradition presque universelle l'attribue à saint Ambroise et à saint Augustin. N'est-elle donc pas consignée dans le bréviaire et dans la chronique de saint Dacius, évêque de Milan? Saint Ambroise, au sortir des fonts où il venait de baptiser saint Augustin, aurait improvisé avec lui ce cantique par un mouvement du Saint-Esprit. Quelques auteurs veulent qu'il ait été composé par saint Hilaire. C'est le sentiment de saint Abbon de Fleury. Mais la discussion de ce point historique n'entre pas dans notre plan. Ce qui est certain, c'est que le *Te Deum* n'apparaît dans l'office que près d'un siècle après la mort de saint Ambroise, c'est-à-dire au sixième siècle où la

règle de saint Benoît et celle de saint Césaire d'Arles en prescrivent le chant. Aucun écrivain antérieur à ces deux saints n'en a parlé. Cette palinodie de Dieu, comme l'appelle saint Abbon, est assurément du plus beau style ; sa marche est rapide et respire l'enthousiasme de la foi. Mais nous ne pouvons lui reconnaître aucun caractère d'inspiration et de spontanéité. Il présente au contraire des traces évidentes de travail et de méditation par ses divisions symétriques, revêtues néanmoins des plus belles formes de la poésie. C'est une composition inimitable et pleine de magnificence ; c'est un dithyrambe divin affranchi de tout mètre qui pénètre l'âme et la transporte par l'exposition des plus grands mystères de la foi. Il commence par la louange de l'auguste Trinité et se termine par de multiples supplications, comme dans nos *preces feriales*.

Quelle destinée lui ont faite les siècles chrétiens ! Le *Te Deum* annonce les grandes

joies de l'Eglise, les batailles gagnées, la naissance des princes, le couronnement des rois. La mélodie et le cérémonial de ce cantique ne font qu'ajouter à sa beauté intrinsèque. A ces mots : *non horruisti Virginis uterum*, les religieux de Cluny se prosternaient le visage contre terre. Dans un cloître de femmes, comme on entonnait la sublime action de grâces, l'une des sœurs fut ravie au ciel, où elle vit les anges se courber devant le trône de Dieu à ce verset : *Tibi omnes angeli* ; ainsi des chérubins et des séraphins, ainsi des prophètes, ainsi des martyrs, à mesure que leur nom passait. On lui donna d'abord le nom d'*hymne dominicale*, et on le chanta à la psalmodie nocturne avant la lecture de l'Evangile. (Reg. St Ben. XI. cf. Amalaire.)

II. LAUDES. — Cette heure, bien que liée à la précédente, comme nous avons déjà dit, appartient à l'aurore, temps auquel du reste elle arrive facilement, par la prolongation habituelle des nocturnes dans les

cloîtres. L'Eglise prie à l'aurore pour bénir Dieu dans l'astre du jour, et pour adorer Jésus-Christ à l'heure où il est sorti glorieux du tombeau.

Laudes n'a que des psaumes de jubilation et de grande louange. On en compte aujourd'hui huit (y compris le *cantique*), divisés par cinq antiennes ; au quatrième siècle, on n'en chantait que trois. Quelques-uns sont invariablement fixés à laudes. Le *Deus, Deus meus ad te de luce vigilo* a toujours fait partie de cet office : les constitutions apostoliques le nomment *psalmus matutinus*, à raison de son début. Ce sont les premiers soupirs de l'âme chaque matin dans l'exil de cette vie. Ils se continuent dans le psaume *Deus misereatur nostri*, où le prophète supplie le Seigneur de répandre la lumière du salut sur toutes les nations.

Les trois derniers psaumes invitent les anges, les hommes particulièrement le peuple saint, et toutes les créatures à louer leur divin auteur. Un seul *Gloria Patri*

termine ce grand et joyeux concert. Les autres psaumes assignés aux dimanches et aux fêtes sont d'abord le *Dominus regnavit* qui célèbre les grandeurs de Dieu dans ses œuvres, la résurrection de Jésus-Christ et le triomphe de son Eglise; ensuite le *jubilate* qui exhorte tous les peuples à la sanctification du nom de Dieu. Comme toutes ces grandes pensées conviennent bien au dimanche! Le *Miserere* a été choisi pour ouvrir les laudes des fêtes, à cause du verset *Domine, labia mea aperies*, etc. C'est l'amour pénitent qui s'exhale en humbles louanges.

C'est depuis le cinquième siècle que les *cantiques* furent ajoutés à la psalmodie, mais on ignore dans quel ordre ils étaient disposés. Nous voyons, toujours par la règle de saint Benoît, que quelquefois au sixième siècle, chez les religieux, l'abbé désignait à son gré ceux de ces cantiques qui devaient être chantés. Le *Benedicite* est de toute beauté. Il est composé sur le

même plan que le psaume *Laudate Dominum de Cœlis*. Ces formules de louange devaient être traditionnelles et populaires en Israël. Comme elles attendrissent l'âme et la ravissent en de saints transports !

Nous avons déjà parlé de l'hymne ; il nous reste à parler des *Cantiques évangéliques*. On les admit un peu tard dans la psalmodie ; il n'est question du *Magnificat* qu'au neuvième siècle. Ils apparaissent dans l'office selon l'ordre des temps et le mystère des heures. Quelle remarquable coïncidence ! Ils mettent fin à la louange. Le *Benedictus* chante, dès l'aurore, la visite du Soleil de Justice et de l'Orient divin qui nous a tirés des ombres du péché et de la mort.

Après cet aperçu des prières nocturnes, nous pouvons faire une réflexion sur leur caractère dominant. C'est que les veilles de l'Eglise sont consacrées à la louange.

III. PRIME. — Le soleil est l'horloge de l'office pendant le jour : son lever radieux

marquera l'heure de prime. L'Orient est enflammé, tout tressaille dans la nature au matin d'un jour nouveau. L'homme lui aussi a besoin de se recueillir, d'offrir ce jour à Dieu et de lui demander la grâce de le passer saintement. Tel est le but de l'office de prime. L'hymne, les oraisons et les versets sont pleins de cette pensée.

On sait que les hymnes des petites heures sont de saint Ambroise. Saint Augustin se réveilla un matin à Ostie avec deux strophes d'une *ambrosienne* sur les lèvres; tellement il aimait à réciter ces hymnes!

Voici le psaume 118 divisé en douze sections pour composer le corps de l'office des petites heures. Quelle autre prière eût pu mieux convenir? L'amour de la loi divine ne doit-il pas remplir nos journées? et qu'avons-nous à faire dans la succession des heures sinon la volonté de Dieu? Or, cet admirable psaume renferme avec une inépuisable fécondité les plus belles pro-

testations de fidélité et d'acquiescement à la loi divine. Nous y produisons tour à tour des actes de désir, d'humilité, de zèle, d'abandon, de confusion, de contrition, de confiance, de détachement, de pur amour. Nous y célébrons celui qui est la voie, la vérité et la vie; et nous exaltons la douceur et les bienfaits de sa loi sainte. On conjecture que ce psaume fut composé à Babylone par le prophète Daniel pour être mis entre les mains des jeunes captifs et les soutenir dans l'amour et l'étude de la loi de Dieu. C'est la prière de l'exil. Elle était chère aux Israélites; elle doit l'être aux chrétiens, exposés à tant de dangers dans l'exil de cette vie, sous le rapport de la foi, de la piété et des mœurs.

L'office de *prime* se distingue des autres petites heures par sa longueur, sa variété et le côté dramatique de ses prières. Il dut n'avoir originairement que trois psaumes, comme les autres heures canoniques

(Cassien). Mais depuis sa rédaction définitive, le psaume 118 y est précédé du psaume *Deus, in nomine tuo*, qui implore le secours de Dieu en présence des tentations de la journée. Dans les fêtes, on ajoute même un autre psaume qui varie selon les mystères assignés à chaque fête. Ainsi, pour le dimanche, on a fait choix du psaume *Confitemini* qui célèbre le jour du Seigneur et la résurrection ; pour le jeudi, c'est le psaume *Dominus regit me* qui rappelle l'Eucharistie, etc. Depuis le douzième siècle (Durand), on récite le dimanche, après les psaumes, le symbole de saint Athanase. Déjà, au neuvième siècle, les évêques voulaient que les clercs apprirent par cœur cette belle profession de foi.

— Le capitule, le répons bref et la première oraison sont de la primitive institution. Nous y protestons ne vouloir rien faire qui ne tende à la plus grande gloire de Dieu, et nous le prions de nous aider.

Prime a de plus que les autres petites

heures, 1^o de longues prières fériales, comme on en voit à Laudes et à Vêpres. Ce sont des chœurs qui s'écoutent, se répondent, s'excitent mutuellement à ne jamais cesser de rendre grâce à Dieu et d'implorer son secours : ce sont des *Kyrie*, l'oraison dominicale, le symbole des apôtres, la confession chrétienne, des versets touchants de psaumes, des souvenirs pour les frères errants, les affligés, les captifs, les bienfaiteurs, les défunts, l'évêque, le pape et le roi. Ces prières coïncident avec les jours de jeûne : on profite de ce temps, où l'on donne un peu à Dieu, pour lui demander beaucoup.

2^o Le *Capitulaire*, ainsi nommé à cause de la salle du chapitre où, dans les cloîtres, il avait lieu, a trait aux occupations de la journée qui étaient départies dans cette salle à chaque religieux. On y lit le martyrologe, car la grande occupation des religieux est l'étude des mystères, la méditation de la vie des saints et la préparation

de l'office quotidien. Après la mémoire des saints, on dit trois fois : *Deus, in adiutorium*, etc. Est-ce trop? demande Amalaire; le juste tombe sept fois. Le prêtre, commun intercesseur des fidèles, voudrait implorer le secours de Dieu autant de fois qu'il y a d'âmes en péril. Il jette du moins ces trois cris dans le sein de l'Eglise, et termine l'office par une bénédiction. Remarquez les oraisons de prime, si pleines de grâce, d'onction et d'une noble simplicité. C'est après avoir muni notre fragilité de tant et de si saintes précautions que nous nous livrons aux divers travaux du jour.

IV. TIERCE, SEXTE et NONE. — Nous avons déjà dit que ces heures furent sanctifiées dès le berceau de l'Eglise, mais nous ignorons quelle était alors la distribution des psaumes aux heures canoniques. La division actuelle date du cinquième siècle et fut faite sur celle qui était déjà en vigueur en Orient depuis un siècle. Mais on sait au

juste que c'est depuis saint Pacôme que les psaumes sont fixés au nombre de trois pour chacune des heures canoniques.

1^o L'office de *tierce* se psalmodiait avec plus de solennité. Il commence par une invocation au Saint-Esprit qui descendit sur le cénacle à cette heure. Dans les fêtes de la Pentecôte, l'hymne est remplacée par le *Veni, Creator*. La jeunesse de l'Eglise, que tierce rappelle, a fait surnommer cette heure en Italie l'*heure d'or*. On la nomme encore l'*heure sacrée*, parce que la messe se célèbre immédiatement après.

2^o *Sexte*. C'est l'heure du crucifiement, et elle fut sanctifiée, au témoignage de saint Cyprien et de saint Athanase, par les pleurs et les supplications des fidèles. On priait aussi contre les tentations du démon du midi, et on récitait, dit saint Basile, le psaume *Qui habitat*, que nous récitons aujourd'hui à complies. L'hymne y fait allusion : *extingue flammam litium, aufer calorem noxium*.

3^o *None*. A l'heure de none, sur la foi d'une tradition, Adam fut chassé du paradis terrestre; à la même heure, Jésus-Christ expira. Qui ne serait frappé de ce rapprochement? Le nombre *neuf*, antique mesure des pleurs et des cérémonies funèbres, est indiqué chez les Grecs par le *thêta*, soit que cette lettre représente un cœur percé, soit qu'elle commence le mot *θάνατος*, qui veut dire mort (Isidore). Mais, dans la mort du Sauveur, nous puissions une nouvelle vie : *sed præmium mortis sacræ*, etc. Remarquez ces paronomases : *θάνατος*, *έννατος*, *νέος*, *nex*, *nonus*, *novus*, dont saint Paul a tiré un magnifique parti.

V. VÊPRES. — Nous avons déjà dit que cet office se psalmodia dès l'origine au coucher du soleil; on y allumait des flambeaux; de là vint qu'il fut nommé *hora lucernaria*. Le psaume 140, fixé pour vêpres par les constitutions apostoliques, avait le nom de *psalmus lucernalis*. C'est

depuis le neuvième siècle qu'on récite vèpres avant le coucher du soleil.

Autrefois le nombre des psaumes qui se récitaient à vèpres était plus considérable qu'aujourd'hui : au quatrième siècle, du temps de Cassien, il était de douze. Le rit gallican, avant Charlemagne, offrait le même nombre. Mais au sixième siècle, ce nombre fut réduit en Occident à quatre ou cinq. Voici la pensée qui a présidé au choix actuel des psaumes : On a réservé la fin du psautier pour les vèpres des fêtes, ayant choisi le psaume 109 pour le premier des vèpres du dimanche.

L'heure de vèpres est consacrée à la sépulture du Sauveur : c'est aussi l'heure où il viendra juger les vivants et les morts. Considérez son corps sacré marqué de cinq plaies d'amour : voyez ce divin époux qui convie à ses noces éternelles les âmes vigilantes figurées par les cinq vierges sages, et vous aurez la raison du nombre cinq qui est celui des psaumes de vèpres

Il y a d'autres mystères attachés à l'heure de vêpres. Sous la loi de grâce, les vêpres remplacent le sacrifice du soir usité chez les Juifs. Elles nous rappellent l'heure du lavement des pieds et de l'institution de l'Eucharistie, de la rencontre de Jésus par les disciples d'Emmaüs; l'heure de l'incarnation, appelée par les Pères *novissima hora*; la fin de notre vie, qui ne peut tarder et qui est une pressante exhortation à demander la persévérance finale. L'Office de vêpres résume ainsi tout ce que le passé et l'avenir présentent de plus doux et de plus terrible.

Aussi de quel saint appareil l'Eglise n'en accompagne-t-elle pas la célébration? Cette heure prend rang parmi les heures majeures: elle n'a comme laudes que des chants de louange et se compose des mêmes éléments.

C'est l'heure la plus connue des fidèles. Dans presque toutes les églises d'Occident, le peuple est convoqué le soir des diman-

ches et des fêtes pour assister à l'office solennel des vêpres. Ils vont célébrer le sacrifice du soir par le chant des louanges de Dieu. Transportons-nous dans la plus modeste église de campagne, et prêtons l'oreille. Nous entendrons dans l'assemblée sainte les mélodies réunies de la Grèce et d'Israël, chantées sans apprêt par des voix naïves et fortes d'hommes, d'enfants, de jeunes filles.

Saisissons les paroles emportées par le chant. Que de beautés, que de grandeurs, dans les psaumes du dimanche ! Le premier célèbre le sacerdoce de Jésus-Christ, sa résurrection et son règne éternel ; le second est le sceau de l'alliance entre Dieu et les hommes ; le troisième est dédié à la vertu ; le quatrième célèbre la divine Providence qui s'étend aux plus humbles créatures ; le cinquième enfin est l'épopée figurative de la rédemption du monde. Heureux le peuple qui célèbre ainsi son créateur, son rédempteur, son

père et son roi, avec des paroles inspirées et un cérémonial venu du ciel ! C'est à saint Ignace, évêque d'Antioche, que nous devons la première institution du chant alternatif des psaumes : or, il avait entendu les anges chanter ainsi à deux chœurs.

Au chant du *Magnificat*, le peuple se lève et fait le signe de la croix, comme à l'Evangile, parce que le cantique en vient. Il veut aussi témoigner qu'il est prêt à défendre la vérité qui l'a sauvé : en pareille circonstance les rois de Pologne et d'Angleterre tiraient l'épée. Quelle louange parfaite l'Eglise offre à Dieu dans ce célèbre cantique ! C'est plus qu'un prophète, plus qu'un ange, c'est la mère de Dieu qui l'a composé. Nous rendons grâces avec Marie et par sa bouche, pour l'incarnation du Fils de Dieu et pour l'exaltation de sa mère. Marie seule, à raison de son angélique pureté et de sa maternité divine, pouvait célébrer dignement les bienfaits du Seigneur. Ses

accents si pleins tout à la fois d'humilité, de grâce et d'enthousiasme, vont toucher le cœur de Dieu plus que toutes les célestes harmonies. Que de mystères dans l'encensement de l'autel pendant le chant du sublime cantique ! Souvenons-nous que c'est à l'heure de vêpres qu'eurent lieu l'embaumement et l'ensevelissement du corps sacré de Jésus par Marie et les disciples.

VI. *commiss.* — Nous devons aux institutions de saint Benoît cette prière solennelle du soir. On lui reserva les anciens psaumes de vêpres ; au neuvième siècle, on ajouta un quatrième psaume. Cet office se chantait d'abord au crépuscule du soir et immédiatement après vêpres ; ce ne fut qu'après le cinquième siècle que l'on commença à le séparer.

Cependant la nuit vient : c'est le temps des agonies ; que de vies vont s'éteindre. L'Eglise priera à complies pour les agonisants et nous suggérera les sentiments qui doivent sanctifier notre dernière heure.

Approfondissons les douces et pathétiques prières de l'office : nous y trouverons une expiation, une louange, le testament du chrétien, le chant du départ et le salut d'arrivée. Cet office nous rappelle encore le mystère de la sépulture de Jésus-Christ et le couronnement des élus dans le ciel. Il sera enfin un acte de repentir des fautes de la journée et une préparation au sommeil. Cette dernière intention semble avoir présidé au choix des divers éléments de *complies*.

Dans les bréviaires monastiques, cette *heure* en général y est un peu plus longue pour les besoins de la vie contemplative. Le *capitule* qui ouvre *complies* nous rappelle les lectures des enfants de saint Benoît avant d'aller prendre leur sommeil. La confession qui suit est une imitation de l'exercice de la coulpe, dans lequel on s'accusait des manquements à la règle commis dans la journée.

L'office proprement dit commence au

verset *converte nos*, et procède dans un ordre un peu différent de celui des autres heures; car il a été élaboré peu à peu. Il n'eut primitivement que des psaumes; on y ajouta successivement une hymne, un capitule avec le répons bref et le cantique *Nunc dimittis*.

Entrons bien dans l'esprit de chaque psaume. Le premier avertit le pécheur de songer à la pénitence jusque dans son lit, et exhorte le juste à s'endormir dans les bras du Seigneur. Dans le second, nous offrons à Dieu notre dernière pensée avant le sommeil, et notre dernier soupir avant la mort. Le psaume *Qui habitat* est un acte de vive confiance en Dieu; nous nous plaçons à l'ombre de ses ailes contre les périls de la nuit, et nous implorons la protection de ses saints anges. Dans le dernier, nous exprimons le désir de louer le Seigneur jusque dans la nuit. Puissions-nous dire du moins comme dans les Cantiques : *Dormio, sed cor meum vigilat!*

Le reste de l'office reproduit le même ordre d'idées. Tout y respire les parfums de la piété la plus tendre ; l'âme, dans ses multiples appréhensions, s'ouvre à la plus naïve confiance et cherche à se reposer en Dieu, comme un enfant dans le sein de son père. Les chants ont baissé, sont devenus plus suaves et nous recueillent dans une douce rêverie. Ce sont les derniers murmures de la prière à la fin du jour, symbole de nos derniers moments ici-bas. Lorsque les religieux chantent *in manus tuas*, ils se croisent les bras sur le corps, pour former en eux l'image du saint suaire de Notre-Seigneur. Parvenus à l'heure dernière, ils répéteront ces mêmes paroles au milieu du sanctuaire, couchés sur un lit de cendre. Que de souvenirs les saints ont attachés à ce cri suprême de l'espérance ! Le cantique *Nunc dimittis* vient les résumer. Il s'exhale en actions de grâces pour le grand bienfait de la foi et soupire après la possession de Dieu dans le ciel.

L'Eglise termine l'office de chaque jour par une antienne en l'honneur de la sainte Vierge avec une oraison qui varie selon le temps. C'est une déclaration solennelle que nous faisons de notre désir d'honorer après Dieu sa très sainte Mère, comme notre puissante médiatrice et celle qui mérite les hommages et l'amour de toutes les créatures. Ces antiennes sont une salutation. Ce n'est pas qu'elles aient été composées à la même époque et par le même auteur. Mais elles se confondent dans la même pensée, et ont toutes le même but qui est de rendre à la Vierge un hommage final. On ne pourra qu'admirer comment de pieux auteurs du moyen âge nous ont légué les plus fraîches inspirations de leur foi, pour varier leur salut à la Reine du ciel et de la terre : *Ave, salve, gaude, lactare, Alma mater, regina... Sumens illud Ave, peccatorum miserere.* Le *Salve, regina*, composé par un pauvre moine de Richenou, vers le milieu du onzième siècle,

est un chef-d'œuvre de sentiment. Que de génie et de tendre piété dans cette salutation ! Que de bien elle a fait aux âmes depuis huit siècles ! que de larmes salutaires elle a fait couler ! et que d'éloquentes pages elle a inspirées aux orateurs chrétiens !

CONCLUSION

Arrivé au terme de nos petites études sur le bréviaire, il ne nous reste plus qu'à réfuter les objections de la délicatesse humaine contre la prétendue longueur des offices, certaines hymnes d'un style trop dur, l'usage si fréquent des mêmes antiennes et des versets du commun des saints, et à examiner s'ils présentent peu de ressources pour la prédication.

1° Après les retranchements considérables opérés par saint Pie V dans notre bréviaire romain, il est maintenant beaucoup plus court que celui des monastères et des églises d'Orient. Dire que tel qu'il est il devient cependant onéreux au clergé paroissial surtout le dimanche, c'est une exagération. Assurément les nombreux détails du ministère sacré laissent quel-

quelquefois peu de temps pour la prière ; mais il en reste encore assez. Ces heures précieuses, consacrées alors au bréviaire, reposent utilement l'âme et le corps : au service pénible du prochain succédera le doux exercice de nos devoirs envers Dieu. Mais gardons-nous de vaquer à cette prière obligatoire avec contention. L'esprit de Dieu est un esprit de liberté qui dilate le cœur et le délasse des fatigues pastorales. Méfions-nous d'ailleurs de ce besoin imaginaire de plus courtes prières qui n'a d'autre fondement réel que dans une certaine paresse spirituelle et dans notre trop d'empressement aux œuvres extérieures. Cependant l'Eglise, comme une bonne mère, admet des cas de dispense. Elles abrègent l'office dans les octaves de Pâques et de Pentecôte ; elle saura tenir compte des trop grandes fatigues.

2^e Un travail de révision sur les leçons, les homélies et les antiennes avait été commencé au dernier siècle. On sait qu'il

a été abandonné. Il devait être repris de nos jours par le concile du Vatican. Le sera-t-il? Remettons-nous de ce soin à la sagesse de l'Eglise.

3° A ne considérer que le côté littéraire, il nous semble que nos saintes prières resplendissent d'assez nombreuses beautés et sont assez riches de sentiments pour faire oublier les défauts de style qu'on a voulu signaler. Ces défauts ne suffisent pas pour appeler une réforme que d'ailleurs les nations catholiques ne demandent pas. Ces passages portent en eux l'empreinte des siècles : ils reflètent l'époque de leur composition ; et la vénération pour ces formules a été telle que l'Eglise n'a pas songé à les modifier. Un saint pape a retouché les hymnes sans avoir pu conquérir toutes les sympathies. La piété ne perd rien à la simplicité antique où se sont abreuvés nos pères. C'est une erreur de croire qu'une nouvelle rédaction répondît à toutes les exigences. Après tout,

le style et l'ordonnance des nouveaux offices sont irréprochables.

4^o On a parlé aussi de la répétition des mêmes choses et du petit nombre des idées dans chaque office. Mais ces répétitions sont plutôt favorables que nuisibles à la piété ; car la multitude des points de vue fatigue l'attention et laisse trop peu de temps à la méditation. D'ailleurs ce serait mal connaître le bréviaire romain que de lui refuser un riche fond doctrinal. Les offices des mystères, après avoir exposé largement le dogme, expriment les divers sentiments qui en découlent et présentent toujours les principaux côtés pratiques. Les fêtes des saints ont le même caractère : l'histoire et la morale s'y rencontrent dans un heureux mélange. Non, ces expressions si souvent répétées : *virgo sapiens... serve bone...* ne sont pas pauvres d'idées et vides de sens ; car elles portent en elles le secret de la sainteté : la récompense des saints est dans leur fidélité. Et

qu'il sera beau de les entendre chanter triomphalement à la porte du ciel : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi ; ecce alia quinque.. !*

5° Nous ne ferons pas difficulté d'ajouter que le bréviaire renferme de très grandes ressources pour la prédication. Où trouver mieux pour la pureté du dogme, les détails de la tradition, la fraîcheur des sentiments et l'esprit des fêtes ? On le consulte trop rarement. Heureux les prédicateurs qui savent exploiter cette mine féconde pour donner à leur parole l'autorité, la chaleur et la vie ! A l'aide des oraisons, des antiennes, des leçons, des homélies, etc., ils peuvent tracer d'eux-mêmes les plans les plus justes, les plus actuels, les plus pratiques et les plus riches.

O prêtres, tel est notre bréviaire, tel nous vous l'avons dépeint pour vous le faire aimer, admirer et méditer à l'égal des saintes Ecritures. C'est l'arche sainte, la prière canonique ; c'est le refuge de

votre piété, après que tous les autres livres vous auront apporté le dégoût ou la fatigue. Souvenez-vous que ses pages ont été arrosées des larmes des pénitents et des saints et rappellent un trait de leur vie. C'est le compagnon de votre solitude, la lumière et le guide de votre exil, le témoin de votre fidélité, enfin le livre de vie où Dieu lira la suprême invitation qu'il doit vous adresser : *Serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.*

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
CHAPITRE I. — Nature et fin du bréviaire . . .	3
CHAPITRE II. — Origines et composition du bré- viaire	10
CHAPITRE III. — Symbolisme des partitions du bréviaire	17
CHAPITRE IV. — Symbolisme et harmonies des divers éléments du bréviaire	25
CHAPITRE V. — Harmonies et majesté du bré- viaire à la paroisse et au monastère	52
CHAPITRE VI. — Harmonie des diverses heures .	63
CHAPITRE VII. — Conclusion	94

TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

33, RUE DU CHERCHE-MIDI, 33

EXTRAIT DU CATALOGUE

- Andrieux** (M. du S.-C.). Le Cimetière et le Purgatoire, considérations pour l'Octave et le mois des morts, suivies de prières et de pratiques de piété, enrichies d'indulgences applicables aux âmes du Purgatoire, in-12 vi-200 pages. 1 »
- Arnaud** (Lazare). Preuves de la Religion, in-18. 2 »
- Ayen** (le duc d'). Revenu, Salaire et Capital, leur solidarité, 1 vol. in-18. 1 »
- Besson** (Mgr). Vie de la révérende mère Marie-Joseph. In-12. 3 50
- Bigandet** (Mgr). Voyage en Birmanie, traduit de l'anglais et augmenté d'une introduction sur le pays et les habitants, par le R. P. Launay, in-8° illustré. 2 »
- Blot** (le P.). Le Mois de la Sainte-Agonie, 1 vol. in-18. 1 »
- Le Mois du Cœur agonisant, 1 vol. in-18. 1 »
- Un mois au Jardin des Olives, 1 vol. in-18. 1 »
- Broeckaert** S. J. (R. P.). Etude sur l'Eglise catholique, in-8°. 2 »
- Buet** (Charles). Six mois à Madagascar, 1 vol. in-12. 3 »
- Le Roi Charlot, 2 vol. in-12. 6 »

- Buis** (l'abbé). Une martyre. L'Année 1793.
Poème, 1 vol. in-8°. 1 »
- Chamard** (Dom François). Les Eglises du Monde
romain, notamment celles des Gaules, 1 vol.
in-8°. 5 »
- Chantrel**. Histoire de la canonisation des Saints
Martyrs du Japon, in-18. 1 50
- Charvaz**. (Mgr André). Défense de la religion
5 vol. in-12. 10 »
— Œuvres pastorales, 4 vol. in-8°. 20 »
- Chaudé** (l'abbé). Botanique descriptive, 1 vol.
in-12, figure hors texte. 2 »
- Ceci et Cela**, idées d'un rustique, in-12. 2 »
- Chevallier** (l'abbé G.). Le Vénérable Guillaume
abbé de Saint-Bénigne de Dijon, réformateur de
l'ordre bénédictin au XI^e siècle, in-8°. 4 »
- Clair S. J.** (R. P.). La Vie de Notre-Dame, par
St François de Sales, in-18. 2 »
- Croiset** (le P.). Dévotion pratique au Sacré-
Cœur de Jésus, 1 vol. in-18. 1 »
- Chabrely**. Une excursion à Carthage, in-12. 0 50
- Calas** (Abbé). La Bible de tout le monde, récits
complets de l'ancien et du nouveau testament,
2 vol. in-12. 6 »
- Cloquet** (l'abbé). Vrais principes et conditions
authentiques pour gagner des indulgences,
1 vol. in-18. 3 »
- Dourisboure** (R. P.). Les Sauvages Ba-Hnars,
3^e édition ornée du portrait de l'auteur,
in-12. 2 »
- Demimuid** (Mgr). Pierre le Vénérable, ou la
vie et l'influence monastique au XII^e siècle,
1 vol. in-8°. 3 »

- Le Bienheureux J. Gabriel Perboyre, Prêtre.
Missionnaire, Martyr, in-12 illustré. 1 »
- Demimuid** (Mgr). Saint Vincent de Paul. Pané-
gyrique, prononcé le 19 juillet 1891, in-8° 0 50
- Demolins** (Edmond). Histoire de France
6 vol. petit in-16. 3 »
- Deslion et Nézière** (J. de la). Huit jours en
Italie, in-12. 3 50
- Essarts** (A. des). La Femme sans Dieu,
in-12. 2 »
- Emmanuel de Rennes** (le R. P.) Abrégé de
la vie et du martyre des Révérends Pères
Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes,
1 vol. in-18. 2 »
- Féval** (Paul). Les Parvenus, in-12. 3 »
— Pas de divorce, réponse à M. Alexandre
Dumas, in-12. 4 »
- Freppel** (Mgr), évêque d'Angers. Œuvres polé-
miques, 8 vol. in-12, sauf le t. I^{er} qui est
format in-8°, du prix de 6 fr.
Chaque série se vend séparément . 3 fr.
- Freppel** (Mgr). L'Instruction obligatoire, dis-
cours prononcé à la Chambre. 0 25
- Friaque** (le R. P.). Manuel de la Dévotion au
Saint-Esprit, 1 vol. in-18.
- I^{re} PARTIE : Opportunité de la dévotion au
Saint-Esprit. — En quoi elle consiste. — Ses
effets. — Le Saint-Esprit et l'Oraison. — Le
Saint-Esprit et l'Eucharistie, etc., etc.
- II^e PARTIE : Les Exercices propres à la dé-
votion au Saint-Esprit. — Exercices, Neu-
vaine, Petit Office, Litanies, Cantiques, etc.

- Gergères (J.-B.).** La Charité pour les morts, et la consolation pour les vivants, 2^e édition, 1 vol. in-18. 2 50
- Grenade (le P. L. de).** La Vertu, 1 vol. in-12. 2 50
- La Religion chrétienne, 1 vol. in-12. 2 50
- Le dévouement à Dieu, 1 vol. in-12. 2 50
- La Vie de N.-S. J.-C., in-12. 2 50
- Le Mystère de la Rédemption, 1 vol. in-12. 2 50
- Grenade (le P. L. de)** Le Service de Dieu, ses motifs et sa pratique, in-12. 2 50
- Grenade (le P. L. de).** La Science des Saints, 6 beaux vol. in-12. 15 »
- Grou S. J. (le R. P.).** La Science du Crucifix en forme de Méditations. Nouvelle édition revue par le R. P. Cadrès, 1 vol. in-18. 1 »
- Honoré (le R. P.).** Les Ordres eucharistiques. 3 50
- Hallet** La Rage conjurée. Manuel du Pèlerin de saint Hubert, 1 vol. in-18. 1 »
- Huguet (R. P.).** Petit manuel du culte perpétuel de saint Joseph, in-18. 0 05
- Javal (Julien).** La Question religieuse au XIX^e siècle, 1 fort vol. in-12. 3 50
- Joly (l'abbé).** Le Règne de J.-C. et la Question sociale, 1 vol. in-12 3 »
- La Bouillerie (Mgr de).** L'Homme, sa destinée, sa fin, in-8° 7 »

Le catalogue complet sera adressé *franco* à toute personne qui en fera la demande.